

Lectures

COLOMBO-TIMELLI, Maria (éd.). 2001 (Maggio-Agosto). « L'insegnamento della lingua francese a Milano nei secoli XVIII-XIX^e ». *Annali della Facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università degli Studi di Milano (ACME)* LIV-2. 211-298.

Maria Colombo-Timelli réunit ici une série de contributions, issues de « tesi di laurea » qu'elle a dirigées ces dernières années, sur les nombreux manuels de français présents dans le fonds ancien de la Biblioteca Ambrosiana (Valeria Pazzi), sur l'enseignement du français au cours de la période napoléonienne (Antonella Conti), sur des manuels et sur leurs auteurs (Elisabetta Guarnieri, Roberta Bellei, Sara Genovese).

On grappille toujours quelques bons fruits dans ces études ponctuelles : des détails sur la vie professionnelle des maîtres de français d'autrefois, dont nous savons encore si peu, sur le statut de l'enseignement du français aux différentes époques, sur les polémiques des grammairiens italiens avec leurs collègues ou avec les grammairiens français.

Coutonnier, auteur d'une méthode qui a connu un bon succès vers la moitié du XVIII^e siècle, conteste les « travestissements » italiens des grammaires publiées, comme le célèbre Restaut, pour un public français : il opte pour une grammaire contrastive, une grammaire des différences qui néglige les nombreux éléments communs aux deux langues voisines (Guarnieri).

L'examen des manuels de français parus à l'époque napoléonienne atteste une production imposante du point de vue quantitatif, mais aux contenus et à la méthodologie assez conservateurs (Conti).

L'itinéraire professionnel de l'un des anciens maîtres dont on a déniché le dossier dans les archives de Milan, Giuseppe Mantegazza, me paraît assez in-

téressant : jeune, il voyage beaucoup en Europe, surtout en Allemagne : il commence à enseigner d'abord à l'école primaire dans une classe de 99 élèves ; pour la gérer il a eu évidemment recours à des corrections désinvoltes qui suscitent la plainte des parents de ses élèves, d'où une suspension de son emploi. On le retrouve recyclé en maître d'allemand, enseignement auquel il ajoute, à partir de l'occupation française, celui du français qu'il dispensera pendant toute la période napoléonienne. Il perdra son emploi avec la Restauration quand il demande une autorisation pour l'ouverture d'une école d'italien, d'allemand et de français. Chargé d'une famille nombreuse, il adresse de nombreuses sollicitations pour obtenir un logement, des remboursements. On ne devenait pas riche en enseignant les langues étrangères (Genovese). Et pourtant au cours de la période napoléonienne les maîtres de français étaient bien mieux payés que les autres enseignants, du moins au *Ginnasio* de Modène où enseigne Carlo Maselli, auteur d'une grammaire qui sera l'objet d'un pamphlet de Mantegazza qui aligne toute une série d'*Osservazioni* sur les erreurs linguistiques et pédagogiques de son collègue (Bellei).

On connaît ces maîtres surtout à travers leurs livres généralement assez plats, copiés les uns sur les autres : ouvrages essentiellement « alimentaires ». Et pourtant là aussi on peut faire des découvertes. Dans ses ouvrages didactiques, Mantegazza, qui cible son enseignement sur les dames et les *non latinisants*, plaide pour une graphie phonétique pour mettre – dit-il – « l'orthographe française à la portée de tout le monde ». On trouve, dans les répliques de ses dialogues une option didactique assez moderne : « Ne savez-vous pas que le maître a expressément défendu d'écrire, avant qu'on ne sache parfaitement sa leçon ? » (cité par Genovese, p. 272)

Les dossiers qu'on a dénichés à Milan et à Modène rendent compte essentiellement des mutations, des incartades, des sanctions des personnalités inquiètes comme Mantegazza, de leurs besoins, de leurs ambitions, du poids des contingences : combien pèse le changement politique dans le choix d'enseigner le français (d'ailleurs généralement avec une assez bonne compétence) après la conquête napoléonienne ?

Ces études de cas, quand leurs auteurs ont une bonne connaissance du contexte social, politique et culturel, aident à découvrir des zones encore peu défrichées, à confirmer des hypothèses, à enrichir un tableau de l'histoire de l'enseignement du français en Italie qui, après une quinzaine d'années de travail, commence enfin à se dessiner.

CARLA PELLANDRA
Université de Bologne